

Le candide Peter cherche à son existence un sens qui se dérobe, et que traque la prose hybride et musicale d'Alexandre Lecoultré

EN QUÊTE DE LA VRAIE VIE



Peter cherche des réponses dans les ruelles et les marges du dorf de Z.
GREGORY ZEIER / WIKICOMMONS

ANNE PITTELOUD

Roman ▶ «Depuis un certain temps, on veut qu'il devienne quelqu'un, mais Peter il ne sait pas qui. Ils ont beau lui expliquer, il y a un chemin qui le sépare des habitants du dorf, un chemin aux herbes couchées par la pluie.» Peter est différent. Naïf, sans âge, il passe ses journées à se promener, s'endort n'importe où, traîne dans le terrain vague près de chez lui, vit de petits boulots. «Pietro santo felice» – ou «sant'iddio» –, le surnomme Gigi von der gemeente, qui travaille pour «la commune du dorf de Z».

Mais depuis qu'on lui a mis en tête qu'il était temps que commence pour lui la vraie vie, Peter a perdu sa tranquillité. Où est-elle, cette vraie vie, comment la reconnaître? Il cherche des réponses dans les petites annonces du journal, en buvant une bière ou un kafi au zinc du Café du Nord, entre la serveuse Nina et Bernhard – dont on verra la dégringolade. Pour «zwei frankä fufzg pro minute», la voyante Micha lui dira d'attendre et d'observer. Dès lors, entre horoscopes abscons et es-

poir confus, Peter commence sa quête incertaine.

Gourmandise et poésie

Ainsi s'ouvre *Peter und so weiter*, deuxième livre d'Alexandre Lecoultré après le récit *Moisson* (Monographic, 2015). Regard candide du protagoniste, village avec ses personnages types et ses discussions au bistro, français émaillé de néologismes, entre tournures germaniques et dialectales: on pense aux romans du Grison Arno Camenisch. Ou plutôt à leur traduction française par Camille Luscher, qui a recréé une langue hybride pour transposer leur univers à cheval entre les cultures. Né en 1987 en Suisse romande, Alexandre Lecoultré réside à Berne et est également traducteur. C'est dire son attention à la langue, à sa musicalité, à son métrage.

Le texte a été «composé à voix haute, en marchant», lit-on sur son site. Comme un poème, un chant, il est porté par une écriture précise, orale et rythmique, une voix singulière qui est celle de Peter – dans sa bouche, «la langue fait des nœuds» et l'auteur aussi s'amuse à mélanger sons et idiomes. Ici,

on spaziernade sur l'alp, on prend des fotti avec son handy, les meitli et les bueb jouent avec des cailloux et des marrons. Pas étonnant, donc, que *Peter und so weiter* ait trouvé une déclinaison scénique et musicale avec le duo *Und so weiter*, formé par Alexandre Lecoultré et l'accordeoniste Julien Paillard.

L'auteur déroule ainsi avec gourmandise et poésie la quête de Peter, suivant certains motifs qui reviennent comme des refrains. Tel cet «öppis, oui quelque chose» – qui dit un changement, un élan, une émotion, ce quelque chose d'indéfinissable, de plus grand que soi, que chacun espère et pressent sans pouvoir le nommer.

Fermentation du monde

D'abord sans objet, la quête de Peter s'incarnera bientôt, guidée par la vénale Micha: il doit chercher un inconnu et une inconnue, «celle avec le regard qui le regarde et le sourire qui lui sourit». Il arpente les rues, les zones abandonnées, il marche, erre, traîne, regarde, prend le train, questionne ses amis, chaque rencontre étant l'occasion d'écouter d'autres personnages dont les voix s'ajoutent à

la sienne – le Kollege et la Kollegin, la famille Petits-Bras qu'il aide à ranger l'épicerie, sa voisine qui oublie tout, les musiciens roms, Herr Schrifsteller enfin, figure de l'écrivain croisée ici et là, qui lui aussi cherche des mots et un sens qui ne cessent de lui échapper.

Dans les rues, Herr Schrifsteller ramasse tout ce qu'il trouve, «ce que les gens abandonnent, ce dorf est parcouru de zones pareilles aux mailles dans un filet, aux jointures dans un plancher, aux fissures dans une table». Il enferme ce bric-à-brac dans de grands sacs qu'il laisse pourrir dans un coin, avec l'espoir secret d'une magique fermentation. Au sortir de l'hiver, il croit avoir saisi «le pourquoi du grand va-et-vient»; mais ses lignes lues à Peter, qui tiennent sur une feuille froissée, s'arrêtent net.

La grande lézarde

Peter, lui, n'a pas les mots; il éprouve physiquement le manque, l'absurde. C'est «une indicible tristesse, une sorte de doute indéfini qui lézarde son corps». Cette alarme existentielle, cette «fêlure» dans le cœur, se creusera davantage encore alors que son monde disparaît sous les coups des pelleuses. Sa quête est un mouvement sans fin – l'inconnue, une fois trouvée, ne règle rien. Ne reste que le souvenir, logé dans le corps, et la poésie.

Car sous l'apparente simplicité de la langue et la naïveté des questions du protagoniste s'étendent des ramifications d'une belle richesse. Alexandre Lecoultré ponctue son récit principal de proses poétiques qui s'adressent à un «tu» et ouvrent des respirations: une voix ample y fait écho au récit, comme son sous-texte qui serait ici révélé, et incite à sentir, regarder, écouter, goûter, veiller, avancer finalement, «dans la nuit qui nous entoure», «avec pour unique flambeau cette voix tendue». Une voix à suivre, assurément. |

Alexandre Lecoultré, *Peter und so weiter*, L'Age d'Homme, 2020, 126 pp.

Arrêts sur image

Chroniques ▶ «Cette suite d'instantanés retrace cinquante ans de cinéma, évoque les rencontres, aventures, échecs, succès, qui ont fait du cinéaste que je voulais devenir la personne que je suis aujourd'hui», écrit joliment Marcel Schüpbach en préambule à *Instantanés*, 29 brefs récits qui retracent une trajectoire où le professionnel et l'intime sont en constant dialogue. C'est ce qui fait la saveur de ces arrêts sur image, que le réalisateur raconte les aléas d'un tournage, l'inattendu d'une rencontre ou les histoires incroyables que recèle le réel: derrière chaque film, il y a d'abord des gens, une équipe, des trajectoires révélées par son regard neuf et curieux que chaque tournage transforme.



Réalisateur de fictions (*Happy End*, *L'Allègement*, adapté d'un roman de Jean-Pierre Monnier ou *Les Agneaux*, d'après Ania Carmel) et de documentaires pour le cinéma et la télévision, Marcel Schüpbach a réalisé une quarantaine de reportages pour la télévision et a été producteur de Temps Présent, avant de signer un premier roman, *Deuxième vie* (Campiche, 2018). Ici, en peu de mots, dans une prose sobre au service de son propos, il raconte sans fard ses débuts à l'âge de 15 ans et les coulisses de ses tournages, d'Oulan-Bator à Tananarive, de La Haye à Douchambé, de Paris à La Chaux-de-Fonds. On y croise Chessex, Béjart ou Carla Del Ponte (ses deux longs métrages documentaires, *B comme Béjart* et *La Liste de Carla*, ont connu une diffusion mondiale), le metteur en scène Luc Bondy ou le violoniste Pierre Amoyal. Mais aussi des inconnus qui l'ont touché: une fillette opérée du cœur, des prostituées, des malades mentaux. On aime l'humanité du propos, l'humilité du regard, la sobriété de l'écriture, tandis que ce regard rétrospectif ravive aussi l'histoire et la culture d'un lieu et d'une époque. **APD**

Marcel Schüpbach, *Instantanés*, Bernard Campiche Ed., 2020, 149 pp.

Elans célestes et terrestres



Nouvelles ▶ Un homme qui a cru aimer une femme compte parmi les personnages des *Chemins des apocalypses*, recueil de trois nouvelles de Louis-Paul Guigues. Ce dernier, né à Gênes en 1902, décédé 94 ans plus tard à Paris, a laissé derrière lui une œuvre appréciée en son temps par Michel Butor et Philippe Jaccottet. Réédité par Infolio cette année, le présent recueil est le cinquième livre de Louis-Paul Guigues publié par cette maison d'édition, trois ans après *Mes agonies*.

Un philosophe tourmenté marque de sa présence «Baralip-ton», première nouvelle des *Chemins*. Il avoue donc avoir aimé, bien qu'il se sente déchiré entre ses aspirations matérielles, son «moi terrestre», et un idéal de perfection qu'il appelle son moi céleste. La bataille intérieure qui se joue chez Guigues hante également «Le Maître du jeu», où un aspirant à la vie monastique met sa vocation à l'épreuve, à moins qu'il ne parvienne à résister à certaines tentations. Un texte zébré par une ligne de fracture, un fantôme morbide – le novice se voit sous l'aspect d'un animal empaillé – qui s'oppose au désir d'appréhender le monde comme un théâtre effréné. Et soudain plusieurs pièces de théâtre s'entremêlent, comme stimulées par une folle mise en scène.

Guigues, écrivain, traducteur de Dante, sculpteur, n'écrivit jamais pour la scène mais le théâtre est présent dans ce recueil, jusque dans «Hilde», la dernière nouvelle centrée sur une actrice qu'un dramaturge inquiet a engagée pour le meilleur et pour le pire. Des *Chemins des apocalypses* se dégage une aura mystérieuse où la trivialité frôle le sublime, tandis que subsiste en arrière-plan l'aspiration à quelque chose de surhumain, à un paradis perdu.

MARC-OLIVIER PARLATANO

Louis-Paul Guigues, *Les Chemins des apocalypses*, Infolio, 2020, 205 pp.

La croisée des chemins

Roman ▶ Ils ne sont qu'à quelques kilomètres de la civilisation, mais la forêt danoise étend autour d'eux ses taillis obscurs. Un homme, une femme, qui ne se connaissent pas, se perdent tous deux en faisant leur jogging alors que la nuit tombe. Ils trouvent un abri de fortune. Sans réseau, sans moyen de transport, ils se retrouvent soudain propulsés loin de leurs vies pendant tout un week-end.

Traduite en plus de vingt langues, Helle Helle, née en 1965, est l'une des plumes majeures de la littérature nordique, qui a rencontré le succès dès ses premiers livres. Dans *Perdus en forêt*, elle marie le banal et l'extraordinaire avec une impressionnante simplicité. Son dispositif étonne et touche: alors que l'homme est le narrateur, on ne saura presque rien de lui. Il écoute, et c'est bientôt la femme qui devient le centre du livre, se confiant dans la nuit d'hiver à cet inconnu attentif. Le récit qu'elle fait de sa jeunesse, de sa rencontre avec



Christian, est ainsi filtré par la voix du narrateur, par son regard et ses émotions – comme un premier lecteur.

Il restitue ses années en colocation, les fêtes, les amis, son attirance pour Christian, parti avec une autre et qu'elle retrouvera de manière inattendue. Parce qu'ils ne sont pas engagés dans un rapport de séduction, la parole de la jeune femme est franche, teintée d'autodérision, elle ne cache ni ses doutes ni ses échecs et sa fragilité émeut.

Solidaires, les deux naufragés traverseront les heures grâce à son récit, tandis que les grands bois forment autour d'eux une bulle hors du temps propice aux confidences. Face à la peur, au froid, à la soif, la parole vraie devient réconfort et forme un rempart enchanté contre le cauchemar. Et au cœur de cette forêt de conte qui semble se refermer sur eux, nous aussi nous évadons grâce au sortilège du récit. **APD**

Helle Helle, *Perdus en forêt*, tr. du danois par Jakob Jakobsen, Ed. Phébus, 2020, 148 pp.

Souvenirs d'une jeunesse soviétique

Chroniques ▶ Née à Moscou une année après la mort de Staline, Elena Balzamo a grandi dans un monde marqué par la pénurie, l'aventure et l'absurdité quotidienne. Aujourd'hui établie à Chartres, cette traductrice et historienne de la littérature a recomposé en français ses souvenirs soviétiques dans un exquis petit livre.

Paru au sein de la jeune maison Marie Barbier Editions, *Décalcomanies* porte bien son nom. Chaque chapitre s'articule autour d'un dépôt d'images, d'un décalque d'impressions que viennent éclairer rétrospectivement réflexions et références à la littérature. Dans *Autre rivages*, l'autobiographie de Nabokov, elle puise ainsi les échos à ses robinsonnades en nature. Illustrant le rôle central joué par la datcha dans l'imaginaire collectif, elle convoque les baignades, la cueillette des cèpes (une passion russe), la fabrication artisanale du Monopoly, «jeu capitaliste par excellence».

La narratrice fraie avec légèreté dans cet univers de conte de fée strictement régi, parvenant

à ressusciter l'émotion sans perdre de vue la réalité sociale d'alors. Le récit de ses années de skieuse d'élite dans un environnement pauvre en infrastructures (tire-fesses intermittents, lattes de fortune) génère un décalage comique; il permet surtout de souligner le rôle symbolique du sport. L'adolescente jouissant du privilège de voyager au-delà du cercle polaire – à Kirovsk, ville minière – ou dans les Carpates, à la découverte de la paysannerie des kolkhozes.

De même l'évocation personnelle des trains (autre rituel immuable), des objets occidentaux (friteuse) ou des livres s'enrichit-elle du regard de l'essayiste, dans un va-et-vient entre aujourd'hui et hier. Sur l'attachement culturel aux livres, Elena Balzamo consacre de belles et édifiantes pages. Imaginez une famille disposant d'une nuit pour lire un seul exemplaire d'un livre interdit de 400 pages... **MAXIME MAILLARD**

Elena Balzamo, *Décalcomanies*, Marie Barbier Editions, 2020, 152 pp.